

Annie Tardits

Une théorie du trauma généralisé¹

En octobre², nous avons laissé en attente le dernier grand moment de l'élaboration par Freud du trauma : les trois textes de 1938, l'« *Ichspaltung* », *L'homme Moïse*, l'*Abrégé de psychanalyse*. Dans le moment de l'étiologie sexuelle traumatique de l'hystérie, Freud ferrailait avec Charcot et Breuer. Dans le moment des névroses de guerre il pouvait s'appuyer sur les élaborations et les expériences de Ferenczi, Abraham, Reik et quelques autres. Mais la perspective qu'a ouverte son hypothèse d'une névrose traumatique élémentaire a fait de l'élaboration collective du trauma une source de conflits et de ruptures. Dans notre recherche nous avons tenu compte des « drames subjectifs » qui se sont joués autour de la notion de trauma entre Freud et Rank puis entre Freud et Ferenczi. Plus ou moins à notre insu, nous avons suivi en cela une indication de Lacan en 1966 quand il souligne la façon que la science a de faire avec les péripéties dont elle s'est constituée. « La science n'a pas de mémoire³ », elle ne prend pas en compte les crises conceptuelles qui permettent d'arriver à une « théorie généralisée⁴ », ni surtout le « drame subjectif du savant⁵ » que coûte à chacun ces crises. Parce qu'elle met en exercice une dimension de la vérité, la psychanalyse doit avoir la mémoire de ces crises et prendre en compte le drame subjectif.

Si je reprends ce point de méthode, c'est que l'indication de Lacan nous a amenées à cette question : la théorie freudienne du trauma de 1938 est-elle une théorie généralisée qui intègre les élaborations précédentes ? Plus exactement, comme Einstein a pu généraliser ce qui était d'abord la théorie de la relativité restreinte, Freud produit-il, ou s'avance-t-il vers, une

¹ Intervention à la seconde Réunion clinique sur le trauma le 13 décembre 2014 à l'IPT de Paris, suite au séminaire sur le trauma tenu à Paris d'octobre 2010 à mars 2014, animé par Helena d'Elia, Elisabeth Leypold, Annie Tardits. Les textes de la première réunion sont publiés dans le n° 98 des *Carnets* de l'EpSF.

² Cf. A. Tardits, « Qu'est-ce qui fait trauma ? », *Carnets* de l'EpSF n° 98, janvier-février 2015, pp. 9 à 16.

³ J. Lacan. « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 869.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*, p. 870.

théorie du trauma généralisé ? L'étiologie traumatique de l'hystérie masculine étendue à l'hystérie féminine puis sexualisée en serait, après coup, la théorie restreinte. C'était déjà une extension du trauma. Intégrer la libido narcissique dans l'étiologie sexuelle traumatique fut une nouvelle extension pour rendre compte du tableau complexe des névroses de guerre et plus largement des névroses traumatiques, mais aussi de certains traits de l'hystérie masculine. Restait en suspens la vérification, dans l'expérience, que lesdites névroses traumatiques pouvaient relever, pour leur traitement, du lien de transfert, ce dont Helena d'Elia a témoigné⁶. Restait aussi à spécifier plus précisément ce qu'il en est du trauma lui-même au-delà des différentes expériences repérées comme traumatiques. On retrouve là le point de nouage, de tiraillement et de béance entre les fils de la pratique, de la clinique et de l'élaboration du savoir. On peut faire l'hypothèse que le « drame subjectif » se joue, dans la psychanalyse, dans ces points de tiraillement et de béance.

*
* *

Avant d'aborder, avec les textes de 1938, l'hypothèse d'un trauma généralisé, voici l'épuration d'un récit à deux voix, celles d'un père et de sa fille. Chacun raconte, séparé de l'autre par les murs de la prison où Adama, 15 ans, passe sa première nuit⁷.

Adama raconte en français de banlieue la course folle qui l'a conduite, avec les deux filles de sa bande, à mettre le feu à des boîtes à lettres. C'était une vengeance bête et rageuse ; le feu s'est propagé dans l'immeuble et a tué.

Le récit du père, adressé à sa fille, lui dit ce qu'elle ne sait pas, ce qu'il a voulu qu'elle ne sache pas : d'où elle vient, d'où ils viennent, et par quels chemins. Quelque part en Afrique, une « horde saccageuse » a incendié le village, massacré. Le fils aîné, le frère d'Adama, faisait partie de la « meute bardée d'armes ». Au matin, après l'incendie et le massacre, le père l'a retrouvée, à peine née, pas encore nommée, sous le corps mort de sa mère dans un fatras de corps. Avec elle, qu'il nomme Adama, il a pris le long et dangereux chemin de l'exil. Il ne lui a jamais rien raconté.

⁶ Cf. Helena D'Elia, « De la névrose traumatique aux traumatismes de la névrose », *Carnets de l'EpSF* n° 98, *op. cit.*, pp. 17 à 27.

⁷ Carole Zalberg, *Feu pour feu*, Arles, Actes Sud, 2014.

Tu ne sais rien. Ou seulement dans le secret de ton corps minuscule d'il y a quinze ans. De la fureur de la horde tu ne peux pas te souvenir. Pourquoi t'en aurais-je parlé ? Je voulais que pour toi tout commence ici.

Dans le temps du chemin d'exil et de ses embûches le père a fait le vœu silencieux d'effacer pour elle d'où et de quoi ils viennent. Il voulait lui offrir *l'amnésie en guise de protection*. Il n'a pas parlé de sa mère, craignant de *dessiner les contours d'un manque impossible à combler*.

Mais ce nouveau feu dit que *le feu attendait en toi depuis cette nuit-là. Est-ce la rage de ton frère qui est revenue par ta main ? Tu as eu un frère qui a rejoint les hordes saccageuses. Pourquoi t'en aurais-je parlé ? Quelle différence cela aurait-il fait si je t'avais raconté d'où nous venions ?*

Pourtant, parce que le feu mis aux boîtes à lettres réveille le feu mis aux maisons, le récit s'impose.

Les mots de la doxa du traumatisme ne sont jamais convoqués par le texte : traumatisme, répétition, trace, après-coup. Pourtant en lisant, on pense au trauma. Comment serrer au plus près la compréhension de ce qui fait trauma pour entendre ce qui s'approche dans la fiction de *Feu pour feu* ? Une théorie du trauma doit-elle prendre en compte ce qui passe d'une génération à l'autre, du collectif à l'individuel ?

*
* *

La psychanalyse partage la notion de trauma avec d'autres discours, le discours médical et le discours courant du discours capitaliste, médiatique en particulier. Généraliser le trauma pourrait-il faire de la notion un concept ? Dans l'*Abrégé*, texte ultime inachevé, Freud ouvre la perspective d'une rectification des concepts. La note du 20. VII de *Résultats, Idées, problèmes II* écrit ceci, renforcé par un vraisemblable *lapsus calami* : « L'hypothèse de traces héréditaires dans le ça modifie pour ainsi dire nos vues sur ce sujet⁸ ». Cette hypothèse, nous allons le voir, est solidaire du postulat qui généralise le trauma dans *L'homme Moïse* et qui permet à Freud de lui donner la plus grande extension dans l'*Abrégé*.

⁸ S. Freud, « Résultats, Idées, problèmes », [juin 1938], *O.C.*, t. XX, Paris, PUF, 2010, p. 319. L'argument de I. Grubrich-Simitis n'est pas convaincant : « traces mnésiques », acquis ancien de l'élaboration, au lieu de « traces héréditaires » ne modifie pas le point de vue.

À relire, dans l'après coup du séminaire, ces trois textes, l'hypothèse d'une opération de Freud sur le concept de trauma semble tenir la route. Depuis son écriture de la *Traumdeutung* nous pouvons repérer comment son ambition de donner une scientificité à la psychanalyse tout en y faisant la place pour une dimension de vérité conduit Freud à des opérations qui font passer une notion de la langue commune au concept. Cela nécessite d'accorder l'extension du concept — c'est-à-dire tous les individus ou phénomènes auxquels il s'applique — et ce qu'il permet d'en comprendre et qui peut se vérifier dans l'expérience pratique et clinique.

L'*Abrégé* donne la formule du trauma généralisé : « Les expériences vécues traumatiques de l'enfance ne sont épargnées à aucun individu humain⁹ ».

L'homme Moïse, dans la première partie du troisième livre, met en œuvre le mouvement complexe de généralisation.

L'Ichspaltung est une sorte de zoom clinique et métapsychologique sur l'action d'un trauma psychique chez un jeune enfant portant le cas au paradigme.

Ces trois textes sont trois manières de l'élaboration de Freud en général ; pour la question du trauma, ils ne vont pas l'un sans l'autre pour formuler le concept de trauma en extension et en compréhension¹⁰.

L'homme Moïse : La généralisation du trauma

Prenons d'abord *L'homme Moïse*. Le troisième livre poursuit la recherche où Freud s'aventure avec « une audace et une subjectivité extrême sur le terrain controversé de l'histoire biblique¹¹ ». Le trauma est la cheville ouvrière, dans ce troisième livre, pour rendre compte de la béance d'une lacune dans la formation du monothéisme juif. Pour l'ensemble de la construction de *L'homme Moïse*, je vous renvoie au texte de Freud et, parmi les travaux qui y ont été consacrés, aux trois volumes *Freud et Moïse : écritures du père*¹².

⁹ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, O.C., t.XX, op. cit., p. 279.

¹⁰ *en extension et en compréhension* : termes de la logique classique à propos du concept.

¹¹ J. Assmann, *Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*, Paris, Aubier, 2001.

¹² B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914-1939)* ; F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix* ; S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre* (Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Scripta, 1997, pour les trois).

En 1937 Freud s'est décidé à publier les deux premiers essais dans deux livraisons de la revue *Imago*. Le troisième essai est écrit dès 1936, mais il le remanie en 1938 ; il sera publié avec deux préfaces, l'une écrite avant l'*Anschluss*, l'autre après le départ de Freud en exil à Londres. La deuxième préface garde la mémoire de l'événement traumatique. Elle parle de l'événement avec certains signifiants majeurs de la théorie du trauma. La soudaineté de l'invasion allemande, de son effraction, place Freud au cœur d'une situation où « on serait en droit de reculer d'effroi¹³ » : l'effraction de l'invasion, l'affect d'effroi spécifique du trauma, le recul dans la sidération... Mais Freud ne recule pas, il poursuit la réécriture en étant placé par son expérience actuelle au cœur même de sa question. Il évoque une division subjective : il n'a pas conscience d'une unité entre l'auteur — lui —, fort d'une conviction qui lui vient de *Totem et Tabou*, et l'œuvre en cours, qui le laisse incertain quant à la démonstration de sa conviction.

Dès la fin du deuxième essai Freud a écrit que le meurtre de Moïse a eu valeur de trauma pour le peuple juif et que cette valeur de trauma rend compte des dualités qu'il a repérées : une composante du peuple est restée étrangère à l'autre. Il en ressort que la construction laisse un reste : en quoi la tradition a-t-elle été assez puissante pour permettre qu'après de longs siècles de démenti, la religion de Moïse a pu être éveillée de nouveau et transformer le culte de Yahvé ? Ce long temps de latence est le fait remarquable de l'instauration en deux temps du monothéisme juif — fait qui reste à expliquer. Freud écrit dans le troisième essai qu'on retrouve ce même temps de latence, dans la névrose traumatique, entre l'accident et l'apparition des symptômes, mais c'est dans l'étiologie traumatique de la névrose en général qu'il trouve une **analogie** avec le fait remarquable en question. Une analogie qui s'approche de l'identité.

En sept pages denses il présente une théorie des traumas qui, combinés de façon variable avec le facteur constitutionnel, donnent lieu aux névroses, à leurs symptômes et aux formations de caractère.

Je résume sa synthèse. Freud retient trois traits de ces traumas : les expériences vécues traumatiques sont précoces, avant cinq ans, surtout entre deux et quatre. Elles sont tombées dans l'amnésie infantile dans laquelle fait brèche le souvenir écran. Elles sont sexuelles et agressives,

¹³ S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste [1939] », *O.C.*, t. XX, *op. cit.*, p. 135.

mais aussi des atteintes narcissiques. Le facteur sexuel est prépondérant y compris dans la mécompréhension sadique de l'acte sexuel. Ces impressions peuvent venir d'expériences vécues sur le corps propre mais aussi du vu et de l'entendu des perceptions sensorielles. Ce large spectre des expériences traumatiques inclut ce qui avait été repéré précédemment dans la première théorie du trauma, en particulier la séduction, les vexations, la scène primitive. Un point est nouveau, c'est la référence explicite au langage : ces traumas proviennent de l'époque des débuts de la capacité langagière.

Freud souligne aussi le rôle essentiel de l'instauration en deux temps de la sexualité, avec un effet de latence dans le temps de suspens physiologique entre la floraison précoce de la vie sexuée et la puberté.

Freud présente ensuite les propriétés et caractéristiques des phénomènes névrotiques issus des traumas. Il introduit une dualité entre les effets positifs et les effets négatifs des traumas :

- Les effets positifs sont les efforts pour remémorer l'expérience oubliée, mais aussi ceux pour la rendre réelle dans la répétition par exemple en la revivant avec une autre personne... Cette réévaluation de la répétition met en question la doxa sur le trauma. « Fixation au trauma » et « contrainte de répétition » sont deux noms déjà connus de ces effets positifs. Certains traits de caractère immuables en relèvent aussi.

- Les effets négatifs sont les réactions de défense qui, par l'évitement, empêchent la remémoration et la répétition. Elles s'intensifient en inhibition ou en phobies. Ce sont des fixations au trauma de tendance opposée aux précédentes.

- Quant aux symptômes ils sont le résultat de compromis entre ces deux tendances et les conflits entre elles. Tous ces phénomènes : symptômes, restrictions du moi, traits de caractère, ont un caractère de contrainte ; leur grande intensité psychique les isole des autres processus psychiques et du monde extérieur. L'incapacité de vivre et l'inhibition sont un facteur significatif de la société humaine.

- Pour ce qui est de la latence : un trauma de l'enfance peut donner lieu à une névrose d'enfance, repérée ou pas. Si elle ne se poursuit pas pendant la latence physiologique elle devient manifeste à la puberté, ou plus tard, comme effet retardé du trauma. Non repérée comme telle dans l'*Esquisse* car associée à la mise au jour du sexuel infantile, la latence rend compte de la temporalité du trauma : l'après-coup.

- Ici Freud introduit la notion de clivage. En tant que compromis entre les deux tendances opposées, la maladie névrotique peut être

considérée comme une tentative de réconciliation des parties du *Ich* séparées par clivage sous l'influence du trauma. Si un travail analytique ne vient pas aider cet effort cela peut aboutir à une dévastation, au terrassement du *Ich* par la partie séparée par clivage. Freud fait ici une place à un apport important de Ferenczi sur les effets du trauma¹⁴.

On est frappé dans ces pages de *L'homme Moïse* par l'absence de mention explicite du refoulement parmi les mécanismes de défense. Il est présent comme retour du refoulé dans l'exposé du cas clinique qui suit cette présentation des traumas et de leurs effets positifs et négatifs. Les deux expériences traumatiques de cet enfant ont eu lieu « à l'âge où l'on atteint à peine l'aptitude à parler¹⁵ » : il voit, et il entend surtout, ce qui se passe sexuellement entre les parents dans leur chambre où il dort. Cette expérience répétée éveille une masculinité agressive précoce qui lui vaut une interdiction de masturbation et une menace de castration par le père. Je vous renvoie à la lecture de ces deux pages.

Une autre absence remarquable bouscule la doxa sur le trauma. Ladite part prise par le fantasme dans le trauma n'est pas évoquée.

Le schéma de la névrose — traumas précoces, défense, latence, éruption névrotique avec retour partiel du refoulé — est présenté dans le cadre d'une analogie avec le fait remarquable dont il s'agit de rendre compte dans l'instauration en deux temps du monothéisme. Arrivé en ce point, c'est-à-dire à l'application à la religion juive du schéma qui va du trauma à la névrose, Freud quitte le registre de l'analogie et invite le lecteur à admettre un **postulat** qui va le conduire à généraliser à l'espèce humaine le processus qu'il vient d'exposer, y compris à la préhistoire de la famille humaine. Tel est le postulat : dans la préhistoire oubliée de l'espèce humaine il y a eu les mêmes processus à contenu sexuel-agressif qui ont été des traumas efficaces et oubliés. Ces traumas ont concerné **tous** les humains de la préhistoire et **tous** nos ancêtres. Le postulat renverse dans une induction audacieuse la formule darwinienne de Haeckel, dont Freud est familier depuis ses années de lycée, selon laquelle l'ontogenèse répète la phylogenèse. Fort de ce postulat, il reprend la construction de *Totem et*

¹⁴ Cf. S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » [1933] et « Réflexions sur le traumatisme » [1934], dans *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982.

¹⁵ S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste », *O. C.*, t. XX, *op. cit.*, p. 157.

Tabou en y faisant entrer le trauma : la séduction des mères et des filles, le bannissement et la castration des fils.

Ces expériences traumatiques et la répétition, un nombre incalculable de fois sur des millénaires, du meurtre du père ont touché tous les êtres primitifs dans le temps probable où « l'être humain n'était pas encore allé très loin dans le développement de son langage¹⁶ ». Ici encore, il est important de souligner la référence de ces expériences traumatiques aux débuts de la capacité langagière et donc à un processus de formation du langage sur une très longue durée.

Ce postulat étant posé, Freud reprend sa construction du mouvement de formation des religions à partir du totem précurseur de la religion. Le meurtre de Moïse, figure paternelle éminente, a répété, au lieu de le remémorer, l'acte capital du meurtre primitif et cet acte a été l'objet d'un démenti. Je n'entre pas dans le détail de cette application du trauma et de ses effets sur la formation de la religion du peuple juif puis sur la contribution de Paul à la formation de la religion chrétienne.

Dans la partie qui suit cette application, Freud s'attache aux difficultés qu'elle soulève et qui concernent précisément la généralisation du trauma. La première concerne l'extension de sa construction à d'autres religions, il ne s'y attarde pas [question réglée par l'extension à l'espèce humaine des traumas ?]. La deuxième concerne plutôt le trauma considéré en compréhension. Cette deuxième difficulté porte sur l'efficacité de la tradition. Avec elle nous entrons dans les apports nouveaux qui sont rendus nécessaires par l'extension du trauma à un fait de la culture et à la préhistoire oubliée.

Pour l'individu, la question semble réglée par l'existence de traces mnésiques du passé dans l'inconscient. Mais qu'est ce qui est analogue à ces traces au niveau d'un peuple et, au-delà, de la famille humaine ? Cette question conduit Freud à reformuler ce qu'il en est de l'inconscient et à avancer que **l'inconscient proprement dit** n'est pas identique au refoulé. Certaines impressions de traumas précoces ont pu être traduites, accéder au préconscient et être refoulées. Mais d'autres n'ont pas été traduites. Par ailleurs on y trouve aussi des éléments phylogénétiques non seulement des dispositions mais des traces mnésiques des expériences de vie des générations antérieures, traces non traduites elles non plus. C'est à ces

¹⁶ *Ibidem*, p. 160.

traces que font référence les « traces héréditaires » de la remarque du 20. VII de « Résultats, idées, problèmes¹⁷ ».

Les traces de l'archaïque de l'individu qui n'ont pas été traduites et les traces de l'archaïque de l'espèce ne font pas retour à la manière du refoulé. Ces traces constituent « l'inconscient proprement dit » différent du refoulé. Elles sont réveillées, par exemple à l'occasion d'un trauma qu'on pourrait croire mineur. C'est ce **réveil** des traces du meurtre du père primitif, à l'occasion du meurtre de Moïse, qui a donné sa puissance si étonnante à la tradition mosaïque.

Qu'est ce qui donne à Freud l'audace de franchir ce pas et d'intervenir ainsi au nom de la psychanalyse dans les débats internes à la théorie de l'évolution (soit le débat Darwin-Lamarck avec l'incidence, contemporaine de sa construction, de la génétique naissante) ? Il avance **deux faits** repérables dans la clinique. Le premier, qui est là depuis la *Traumdeutung*, c'est la symbolique du langage, formée dans le temps où s'est développé le langage de l'espèce humaine. Dans le livre du rêve il en fait un deuxième mode d'écriture du rêve. Ces symboles sont des traces d'un moment de la formation du langage.

L'autre fait reprend une perspective ouverte par le trauma de l'homme aux loups¹⁸ : ce sont des réactions, disproportionnées du point de vue individuel, dans le complexe d'Œdipe. Or ces réactions constituent les « manifestations résiduelles du travail analytique¹⁹ ». Pour avancer d'un pas dans les cures il faut oser jeter un pont sur l'abîme qui sépare les expériences de l'individu et les expériences de l'espèce.

L'*Abrégé* reprend la reformulation de l'inconscient et du préconscient rendue nécessaire par la généralisation du trauma. Ce texte inachevé est l'amorce d'une **nouvelle topique** qui pose les bases d'un préconscient langagier à quoi est rattaché le *Ich*. Le langage y est présenté comme une complication d'un appareil psychique que Freud prête volontiers aux animaux supérieurs.

Die Ichspaltung : le trauma psychique

Le petit texte, inachevé aussi, « Le clivage du moi dans le processus de défense », élabore de façon plus ciblée un caractère du

¹⁷ Voir note 8.

¹⁸ Cf. Hubert de Novion, « Le réel du trauma dans "L'homme aux loups" », *Carnets de l'EpSF*, n° 98, pp. 29-35.

¹⁹ S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste », O. C., t. XX, *op. cit.*, p. 180.

trauma, son action sur le *Ich*. En portant d'emblée un cas particulier à la généralité Freud traite ici le concept de trauma en compréhension. Écrit début janvier 1938, ce petit texte est contemporain de la réécriture du troisième livre de *L'homme Moïse* où Freud se sert, comme on l'a vu, du clivage du *Ich*; mais dans une toute autre tonalité.

La notion de clivage est là chez Freud depuis le début, mais il s'agissait alors d'un clivage *entre* les instances. Le texte de 1927 sur le fétichisme a ouvert la question d'un clivage chez le sujet qui, pour se défendre, a opté pour la *Verleugnung*, soit le démenti de la perception, qui a eu lieu, du manque de pénis chez la femme-mère. La dimension traumatique est évoquée, notamment avec son aspect spécifique, l'effroi. Le clivage y est introduit brièvement dans un cas de névrose obsessionnelle où la mort du père est démentie. L'analyse du trouble de mémoire sur l'Acropole utilise aussi la notion de clivage²⁰. Au regard de ces prémisses, l'*Ichspaltung* apporte selon Freud quelque chose de « pleinement nouveau et déconcertant²¹ ».

Voici d'abord le cas porté au paradigme. Un enfant, dit « l'enfant », habitué à satisfaire une revendication pulsionnelle, découvre de façon soudaine, et avec effroi, que la poursuite de cette satisfaction a pour conséquence un danger réel. Un choix s'ouvre à lui, qui engage un jugement : ou bien se plier au danger reconnu et renoncer à la satisfaction ou bien opposer un démenti à la réalité du danger et poursuivre la satisfaction. L'enfant ne choisit pas et répond à ce danger par deux réactions opposées simultanées : il écarte la réalité du danger et poursuit la satisfaction *et* il la reconnaît en assumant l'angoisse dans un symptôme de souffrance. Cette façon très habile de résoudre un conflit a un prix : une déchirure *dans* le *Ich* qui ne guérira plus jamais. Tel est le noyau du clivage du *Ich*, un clivage qui, souligne Freud, paraît étrange parce qu'on croit à la fonction de synthèse du *Ich* ! Cette déchirure est le trauma.

Freud expose alors brièvement les coordonnées d'une histoire de malade qui déplace les approches antérieures. Le trauma psychique se passe en trois temps : 1. La séduction d'un garçon, entre trois et quatre ans, par une fille plus âgée lui fait connaître l'organe génital féminin. À cette séduction répétée succède une masturbation assidue. 2. Une gouvernante le

²⁰ S. Freud, « Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole » [1936], *O.C.*, t. XIX, Paris, PUF, 2004, p. 335.

²¹ S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense », *O. C.*, t. XX, *op. cit.*, p. 221.

menace de la castration, dont « l'exécution, comme d'habitude, est assignée au père²² » (on retiendra ce « comme d'habitude »). Les temps 1 et 2 pris isolément ne suffisent pas à produire l'effroi de castration. Pour 1. : ça lui poussera. Pour 2. : il ne peut se représenter la séparation d'avec son pénis. Mais la conjonction des deux produit l'effroi : la menace réveille le souvenir de la perception du temps 1, reconnue mais tenue pour anodine. Dans ce temps 3 la réalité de la castration s'impose.

La conséquence jugée normale de l'effroi de castration est que l'enfant obéit à la menace et renonce à la satisfaction. La réponse de « l'enfant » (un cas porté à la généralité) éclaire la déchirure dans le *Ich*. D'un côté il produit un fétiche, substitut du pénis manquant de la mère. À propos de ce démenti de la réalité Freud écrit : « cet acte de notre patient nous en impose²³ » car ce n'est pas une hallucination mais un déplacement de valeur, un transfert de la signification du pénis à une autre partie du corps. Ce déplacement sauve son pénis et il peut continuer la masturbation. D'un autre côté, et simultanément, un symptôme tenace d'angoisse devant le père vient contredire cet apparent courage. L'angoisse témoigne que la menace proférée a été entendue. Un deuxième symptôme va perdurer où Freud repère l'expression la plus nette de la castration : une sensibilité anxieuse de deux orteils.

On oublie souvent en lisant l'*Ichspaltung*, que c'est un texte inachevé. On l'oublie d'autant plus quand on fait une lecture lacanienne qui peut paraître l'achever en y lisant, comme Lacan le fait lui-même, la division du sujet. Je vous renvoie aux dernières lignes de « La direction de la cure²⁴ » et de « La science et la vérité ». C'est par un clivage que le sujet s'articule au Logos. Sur le manque de pénis de la mère « le sujet se divise à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se rempardera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface ou il érige un fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue quoique déplacée²⁵ ». Ces lignes sont au plus près du texte de Freud mais ne mentionnent pas le trauma.

Ce que précise le texte de Freud c'est que ce clivage, cette déchirure, est produite par un trauma psychique et même qu'elle est LE trauma psychique. Cette déchirure éclaire les dualités, repérées par Freud

²² *Ibidem*, p. 222.

²³ *Ibidem*, p. 223.

²⁴ J. Lacan, « La direction de la cure », *Écrits, op. cit.*, p. 641.

²⁵ J. Lacan « La science et la vérité », *Écrits, op. cit.*, p. 877.

dans *L'homme Moïse*, qui ont fait les deux composantes du peuple juif étrangères l'une à l'autre. Elle éclaire aussi la dualité des effets positifs et négatifs du trauma.

Ce que produit le trauma nous éclaire-t-il sur ce qui fait trauma ? Les avancées de *L'homme Moïse* et de l'*Ichspaltung* en donnent deux conditions : la floraison précoce de la vie sexuée et le langage en formation. Le sexuel n'y suffit pas, la parole de menace n'y suffit pas... C'est avec l'écart entre la précocité sexuelle et le défaut du langage à la représenter que Freud approche la béance qui *fait* trauma, ou qui *est* le trauma. Il en avait l'intuition dès 1892. À ces deux conditions *L'homme Moïse* en ajoute une troisième que la poursuite de l'*Ichspaltung* aurait peut être reprise : il y faut les traces non traduites de l'inconscient proprement dit.

Parmi ses audaces, l'*Abrégé* compte celle-ci : Freud se demande ce qui se passe dans les cultures qui ne répriment pas la masturbation infantile. D'où cette question : la parole de menace fait-elle écran à ce dont Freud avait l'intuition dès 1892, le défaut du langage à représenter le sexuel. L'écart entre la précocité sexuelle et le défaut du langage en formation chez l'enfant ferait aussi écran à une béance plus structurelle entre sexuel et langage. Avec le trauma de la naissance et le trauma de la scène primitive, Lacan a repris l'élaboration du trauma comme béance : rencontre manquée, représentation qui manque, impossibilité d'écrire le rapport sexuel²⁶.

Un dernier mot à propos de Ferenczi. La clinique de cas graves, en particulier de « grande hystérie », l'a conduit selon ses propres termes à une régression pratique et théorique : la néocatharsis et la séduction sexuelle d'un enfant innocent du sexuel. Freud n'a pas pu entendre ce repli sur la première théorie du trauma, celle d'avant la mise au jour du sexuel infantile. Mais il a entendu et intégré au trauma généralisé ce que Ferenczi a pu élaborer en revenant au trauma restreint²⁷ : rien moins que la déchirure dans le *Ich*. Ferenczi parle de *Zerreiung*, et aussi de *Selbstzerreiung*. Freud parle d'*Einriss*. Ce mot de même racine ne pouvait manquer de faire résonner pour Freud la déchirure que la question du trauma avait produite entre eux.

²⁶ E. Leypold, « Trauma et réel chez Lacan », *Carnets de l'EpSF*, n° 98, *op. cit.*, pp. 37-42.

²⁷ S. Ferenczi, *Psychanalyse IV*, *op. cit.*, p. 147.